

MACHA SÉRY

Malgré la maladie qui allait l'emporter, malgré les doutes sur le temps qu'il lui restait, l'écrivain britannique Philip Kerr (1956-2018) est parvenu à achever *Metropolis* et, avec ce 14^e épisode publié à titre posthume, à couronner sa saga dévolue à Bernie Gunther, nom de son détective né d'une épineuse question : qu'aurait écrit Raymond Chandler si Philip Marlowe s'était rendu à Berlin sous le régime nazi ?

Cet ultime récit, où la fiction s'insère subtilement dans l'Histoire, est aussi le premier dans l'ordre chronologique d'un cycle romanesque qui s'est déployé par ajouts successifs et zigzags temporels. Le compte étant clos, celui-ci couvre trois décennies, de 1928 à 1957, du recrutement de Gunther par la Kripo, la police criminelle allemande, à une proposition de collaboration faite par le Mossad au sujet d'Hans Globke (1898-1973), juriste du III^e Reich devenu chef de cabinet du chancelier Konrad Adenauer. Soit de l'ascension d'Hitler sous la République de Weimar à la réhabilitation d'anciens nazis par la République fédérale. Désormais, le feuilleton peut se lire en suivant le fil historique (les tomes 14-1-2-12-8-9-10-3-4-5-6-7-11-13).

Avec son héros avançant sur une ligne de crête, d'une viscérale ambivalence, Philip Kerr a tracé une nouvelle voie dans le polar comme dans le roman historique. Résultat : une fresque réaliste et terrifiante, véritable morceau de philosophie morale et politique. Dans la préface à l'édition anglaise de *Metropolis*, l'écrivain Ian Rankin conclut son hommage par ces mots : « Je suis si reconnaissant à Philip Kerr d'avoir été un guide expérimenté pour beaucoup d'entre nous à travers son dédale de pièces et de couloirs enténébrés. » Passage en revue de quatre points nodaux d'une œuvre maîtresse dans la bibliographie de Philip Kerr, auteur par ailleurs de livres pour enfants et de la série « Scott Manson ».

Arborescence

A l'instar de Balzac ou de James Ellroy, l'œuvre de Philip Kerr pourrait donner lieu à divers diagrammes illustrant, dans le temps et dans l'espace, les récurrences de personnages fictifs ou réels (hauts dignitaires nazis comme Heydrich, Himmler, Goering ou Goebbels, mais également des artistes, peintres, cinéastes, écrivains). Car il y a beaucoup de revenants et de retrouvailles dans la série « Bernie Gunther ». *Metropolis* couvre un angle mort : la formation de Gunther auprès de son mentor, qui n'avait été jusque-là qu'évoqué. Bernhard Weiss (1880-1951), directeur de la police criminelle de Berlin et ardent défenseur de la démocratie parlementaire, lui aurait appris les techniques d'interrogatoire, lui conseillant : « Laissez le silence travailler à votre place » (*L'Offrande grecque*, Seuil, 2019). Dans *Une douce flamme* (Le Masque, 2010), il n'a pas non plus oublié les ragots et le surnom antisémite dont on affublait son « vieux patron et ami ». Par la suite, le farouche adversaire de Weiss au sein de la police de Berlin, Arthur Nebe (1894-1945), qu'on voit, dans *Metropolis*, au début de sa néfaste carrière, sera promu chef de la Kripo. Il réapparaît dans *Vert-de-gris*, *La Dame de Zagreb* et *Bleu de Prusse* (Le Masque, 2013 et 2016, Seuil, 2018).

Les trois décennies que Philip Kerr retrace à travers les enquêtes menées par Bernie Gunther, témoin de son temps à la première personne, s'étendent sur plusieurs continents et fourmillent de références culturelles. L'intrigue de *Metropolis* se déroule entre la sortie du film homonyme de Fritz Lang (historiquement en janvier 1927, Kerr la déplace en 1928) et la création de *L'Opéra de quat'sous*, de Bertolt Brecht et Kurt Weill, en août 1928. Les trois premiers tomes de la saga, la « Trilogie berlinoise », évoluaient déjà dans le milieu du cinéma. Et dans *Les Pièges de l'exil* (Seuil, 2017), Philip Kerr représentait le quotidien de l'écrivain et espion britannique Somerset Maugham, retiré sur la Côte d'Azur dans sa villa La Mauresque.



Philip Kerr, à Edimbourg, en 2011. PHIL WILKINSON/WRITER PICTURES/LEEMAGE

Philip Kerr sur la ligne de crête

Le romancier écossais, mort en 2018, a fréquenté trente ans durant son héros, Bernie Gunther, policier allemand avant, pendant et après le III^e Reich. Un remarquable exercice d'ambivalence que conclut « Metropolis », roman posthume qui narre les débuts de l'enquêteur. Et occasion d'un retour sur cette saga à nulle autre pareille

Enquêteur

Policier de la Kripo, Bernie Gunther l'a été. Enquêteur, il l'est resté sous différents uniformes et parfois sous diverses identités d'emprunt. Il fut tour à tour commissaire, détective privé, chargé de la sécurité à l'hôtel Adlon, capitaine dans le service de renseignements SS en 1942 (*Prague fatale*, Le Masque, 2014), diligenté par le Bureau des crimes de guerre de la Wehrmacht (*Les Ombres de Katyn*, Le Masque, 2015), concierge d'un palace en France, mandaté en Grèce par une compagnie d'assurances munichoise. Acculé par les nazis, arrêté par la CIA, menacé par la Stasi... Toujours intranquille, sardonique, solitaire et séducteur. Et, autant qu'il peut, pugnace. Gunther répond à la définition du détective proposée par Raymond Chandler dans *Le crime est un art simple* (1944 ; dans *Romans*, de Dashiell Hammett, Gallimard, 2009) : « Il doit être le meilleur homme de son monde et un homme assez bon pour n'importe quel monde. » En fuite durant l'après-guerre, sujet à des idées suicidaires, il cherche calme et rédemption. Si son ironie le met en péril, elle est aussi ce qui lui permet de maintenir une distance critique, de manifester sa lucidité tout en la dissimulant, et de ne point trop se haïr lorsque, antinazi, il doit côtoyer ses ennemis.

Berlin

S'il a beaucoup voyagé, Gunther est foncièrement un habitant de Berlin. Une ville que l'Écossais Kerr, diplômé en droit, connaissait pour y avoir suivi un troisième cycle en jurisprudence et philosophie allemandes. Il y retournait souvent, séjournant à l'hôtel Adlon – titre d'un volume de la saga (*Le Masque*, 2012) – pour l'histoire que l'établissement centenaire abritait entre ses murs et pour la vue qu'il offrait sur la porte de Brandebourg. En remontant aux origines de la carrière de son inspecteur dans *Metropolis*, Philip Kerr dépeint un visage autre que celui d'une cité en guerre ou en ruine. En 1928, Berlin jette les derniers feux de ses Années folles (« *Goldene Zwanziger* »). C'est la capitale de l'excentricité comme de la mendicité, des repas gastronomiques et de la prostitution occasionnelle pour les ouvrières. Ce sont les cabarets tenus par la pègre, les batailles de rue entre factions politiques, les exactions sporadiques perpétrées contre les juifs. Berlin la débâchée, la rouge, opposée à Munich que préférait Hitler (le mouvement national-socialiste est, à l'époque, majoritairement bavarois), est qualifiée de « métropole de l'enfer ». « Avec ses excès incontrôlables et sa décadence, cette ville semble incarner l'essence même de la véritable humanité. »

La ville mise sous l'éteignoir nazi, après 1933, restera la noirceur de l'humour berlinois empreint de désabusement qui, selon son meilleur représentant, Bernie Gunther, « paraît cruel à qui ne le comprend pas, et encore plus cruel à qui le comprend ».

Crime

La question que soulève chacun des tomes de la série porte sur la justice et la définition du crime. Comment investiguer dans un régime de terreur et d'intimidation qui légalise le génocide et met police et justice à sa botte ?

Affecté, en 1942, au Bureau des crimes de guerre de la Wehrmacht, avec l'accord tacite d'Arthur Nebe, qui « y connaissait un rayon en matière de crimes de guerre » pour avoir commandé l'Einsatzgruppe B, il doit enquêter sur les viols, meurtres et pillages perpétrés par des soldats allemands sur le front de l'Est, alors même qu'à proximité des groupes SS massacrent les juifs (*Les Ombres de Katyn*). Pas « plus hypocrites que nazis », selon Bernie Gunther, les juges siégeant au Bureau des crimes de guerre « ne voyaient pas pourquoi ils auraient dû abandonner leurs valeurs morales sous prétexte que le gouvernement de l'Allemagne n'en avait plus aucune. (...) L'éthique, c'est ainsi que [les Grecs] appelaient ce type de comportement, et que je dois m'occuper de justice et d'injustice était une bonne chose, dans la mesure où cela contribuait à faire renaître en moi un sentiment de fierté pour qui et ce que j'étais ». Dans *Prague fatale*, le comble du non-sens est atteint : « Enquêter sur le meurtre d'un jeune officier du SD [le service de renseignement de la SS] qui avait très probablement participé en Lettonie au massacre de centaines, voire de milliers de juifs, Tsiganes et "autres indésirables" me paraissait absurde, bien entendu. » ■

Dangereuse Berlin de 1928

À BERLIN, EN 1928, SÉVIT UN TUEUR DE FEMMES. Parce qu'il les scalpe, la presse le surnomme « Winnetou » – l'Apache de fiction inventé par le romancier allemand Karl May – jusqu'à ce qu'un autre meurtrier lui vole la vedette. Celui-ci revendique ses crimes et nargue la police. Ses cibles : des invalides de guerre réduits à la mendicité.

Parce que les premières victimes sont des prostituées, que les secondes rappellent, par leur uniforme et leurs mutilations, l'humiliation de la défaite allemande, les autorités accordent peu d'intérêt à ces deux affaires, à l'exception du chef de la police criminelle de Berlin, qui vient de recruter Bernie Gunther à la brigade des homicides. Secondé – quelquefois doublé – par un caïd de la pègre dont la fille a été assassinée, celui-ci se lance dans une enquête semée d'embûches au

cœur des milieux interlopes. Pour avoir passé quatre ans dans les tranchées, le fin limier est déjà immunisé contre toute forme d'illusion.

Outre la sociologie de la pension de famille où loge Gunther, Philip Kerr offre un aperçu saisissant du climat politique et culturel qui règne à l'époque dans la capitale allemande. Au fil des pages, son protagoniste croisera ainsi Thea von Harbou, la scénariste et épouse de Fritz Lang, les peintres George Grosz et Otto Dix, tandis que les nazis commencent à infiltrer l'« Alex », le siège de la police. Bientôt ils le dirigeront. C'est l'aube d'une ère nouvelle. Déjà un crépuscule. ■ M. S.

METROPOLIS, de Philip Kerr, traduit de l'anglais (Écosse) par Jean Esch, Seuil, 392 p., 22 €, numérique 16 € (en librairie le 5 novembre).